

éditions de l'atelier

Marseille, ce qu'il reste de la colère

Chrystèle Bazin · Agnès Mellon

Extrait - Epreuves
non corrigées



Scannez ce QRcode pour écouter les créations sonores
de l'exposition «La Dent creuse, cartographie de la colère».

Réalisation : Chrystèle Bazin

Musique : Maëlle Legeard

Production : E(QUI)VOQUE, 2019

www.equivoque.art

Toutes les photos, sauf celles créditées autrement, sont des photos d'Agnès Mellon.

Extrait - Epreuves
non corrigées

Préface

par Audrey Vermeulen,

co-fondatrice du LICA (laboratoire d'intelligence collective et artificielle),
du Tiers-lab des transitions et l'École des vivants.

À celles et ceux qui ouvriront ce livre,
Aux soulèvements de Marseille,

Marseille, ce qui reste de la colère met en perspective les suites des effondrements de la rue d'Aubagne où huit personnes furent tuées le 5 novembre 2018, les reliant aux contestations urbaines marseillaises. Parallèlement, l'ouvrage relate la nécessité de l

Lorsque les immeubles tombent, c'est l'illusion de sécurité qui s'effondre², révélant un mépris de classe brutal et le délabrement devenu la norme. Ce qui frappe, c'est la banalité des actes qui y conduisent, un laisser-pourrir volontaire et prédateur. C'est une chance inouïe que si peu d'immeubles soient tombés à ce jour³. À lire le récit des réactions politiques, elles rappellent étrangement les troubles des personnalités narcissiques : une attribution constante des causes hors de soi, une incapacité à reconnaître ses torts. Cette violence par prétendue ignorance devient féroce dans les processus de délégitimation des paroles des victimes et de dénégation des responsabilités qui cherchent un bouc émissaire⁴, un paratonnerre pour les plus influents. Dans les actes du procès⁵, Xavier Cachard devient caricature de cette absence de remords et de cette projection de la responsabilité sur autrui. Mécanisme qui lui permet de ressentir une colère «

La double charge de percevoir le danger et de «se soucier des autres» repose massivement sur les marges¹⁰ : sur les femmes, sur les personnes racisées, sur les précaires à qui l'on délègue le travail invisible de vigilance et de soin, la nécessité de prévenir et d'accorder de l'attention pour s'assurer de la sécurité puis du bien-être des plus vulnérables. Ce sont toutes ces marges qui étaient dans la rue en 2018. Leurs colères sont non seulement rationnelles, mais collectivement salvatrices.

Autre contraste : la légitimité. Tout en pressentant un devoir diffus de prendre trace et de faire mémoire, les autrices se questionnent : qui est en droit d'être en colère ? Qui pour écrire ou photographier un tel drame ? Questionner sa légitimité n'est pas anodin. Cela signe encore une appartenance à une marge. D'un côté, avec l'absence de honte va l

imposé avec le musée juif à Berlin. Libeskind provoque par son architecture des sensations telles qu'on n'en ressort pas indemne : une courte salle en béton très haute, froide, percée d'une mince fente de lumière qui semble à des kilomètres de haut. Elle n'éclaire rien, elle fait uniquement naître des reflets brûlants sur des masques en métal qui jonchent tout le sol. Il faut marcher sur ces visages. Les entrechocs sont brutaux, répercutés sans fin par les murs bruts. Avec « La Dent creuse, cartographie de la colère », j'ai plongé dans la salle noire, rendant vives les sources de lumière, même ténues. L'agencement des images et des sons agit comme un actif concentré, un contenu « raffiné ». Il suffit de très peu pour se sentir chargé d'un tout. J'ai déambulé, écouté les sons tantôt spatiaux, tantôt aux casques, entre la rue et l'intime. J'ai senti la chaleur monter, la gorge

Certes, on n'échappe pas à l'indignation, la colère et la profonde tristesse ; ni à la remémoration qui s'interroge. Ce que vous lirez ici, c'est la nécessité de la colère partagée, cette émotion profondément sociale, indicatrice d'injustice et salutaire. Elle constitue une puissance collective, une véritable contre-impuissance. C'est une certaine Marseille qui fait corps et cause commune avec celles et ceux qui ont perdu la vie brutalement ou qui la perdent à petit feu dans l'insalubrité organisée. On observe comment se construit une intelligence collective, sauvage, face à des systèmes qui souhaitent non pas à être efficaces mais à être *opposables* et à disperser les responsabilités. N'y cherchez pas ici un hommage direct aux victimes décédées – ce serait rater le propos – mais un hommage aux mouvements de résistance issus de l'insurrection intérieure face à l'insupportable, à la force de l'indignation marseillaise et aux réseaux d'action qui se sont construits, consolidés et rapprochés dans les luttes. Vous y lirez les routes imaginées pour réhabiter la ville, ainsi qu'une conception fondée sur la science des habitants qui font le quartier et l'architecture décolonisée





Chapitre 2

Catastrophe naturelle

Extrait - Epreuves
non corrigées



05-11-2018

« Je me revois, lundi 5 novembre, 9 heures du matin, je suis à mon bureau et j'entends ce bruit et je vois cette poussière. La toute première chose qui m'a choquée, c'est de ne pas comprendre la scène, de me dire tiens, mais il y avait... ? Enfin, il est passé où... ? »

Laura Spica, anthropologue et percussionniste, travaille dans l'éducation musicale collective. Elle s'intéresse à la santé mentale et aux mémoires des classes populaires. Elle nous a reçues chez elle, rue Jean Roque, une rue perpendiculaire à la rue d'Aubagne, dans le quartier de Noailles. Sa chambre, dans laquelle se trouve également son bureau, donne sur la cour. De sa fenêtre, ce que son cerveau n'arrive pas à assimiler, c'est l'absence de deux immeubles, le 63 et le 65 rue d'Aubagne. Ils

Legend⁶³», des coiffeurs et boutiques afros, des abat-jour en rotin et des grosses éponges pour le Hammam, une droguerie-quincaillerie qui semble s'être figée dans le temps avec ses savons de Marseille et ses jouets en bois et des boutiques de chinoiseries, avec ses piles d'objets en plastique coloré. Le quartier est un vrai fourre-tout et un exemple de cohabitation culturelle. Il a, cependant, mauvaise réputation. Les Marseillaises et Marseillais des quartiers plus aisés ont tendance à l'éviter le soir, malgré la présence d'un commissariat littéralement collé au quartier.

La nouvelle de l'effondrement se répand comme une trainée de poudre sur les réseaux sociaux. Nous sommes dans mon appartement à la Plaine. Proches de Noailles, mais trop loin pour avoir ressenti le souffle de l'effondrement. Toute la journée, Agnès hésite à se rendre sur place avec

Dès qu'elle apprend la nouvelle, la journaliste et documentariste Karine Bonjour fonce rue d'Aubagne. Au moment où elle arrive, un groupe de journalistes est massé en haut de la rue d'Aubagne et Jean-Claude Gaudin, le maire de la ville, Julien Ruas, l'adjoint au maire en charge de la prévention des risques et Arlette Fructus, l'adjointe au maire en charge de l'habitat, ainsi que Sabine Bernasconi, la maire des 1^{er} et 7^e arrondissements, remontent la rue depuis le lieu de l'effondrement à la rencontre de la presse.

Karine Bonjour revient sur ce moment précis lors de l'entretien que nous avons eu avec elle :

« À partir de là, je n'ai pas pu décoller. J'ai été marquée par l'état des journalistes. J'en connais quelques-uns, ils avaient du mal

son syndic. Les deux immeubles s'effondrent quelques minutes plus tard... Je passe la vidéo en boucle, incapable de m'en détacher, il y a des bruits sourds comme des coups de marteau, est-ce le bruit des murs en train de se lézarder et d'imploser sous la pression ? Est-ce qu'on entend l'immeuble en train de s'effondrer ? Dans une émission d'*Envoyé Spécial* sur le drame de la rue d'Aubagne⁶⁴ diffusée quelques semaines plus tard, les journalistes de l'émission font l'hypothèse qu'il s'agit d'un des locataires bloqués dans son appartement qui essaie d'ouvrir sa porte. J'en ai froid dans le dos. Je ne peux pas m'empêcher de visualiser Abdelghani Mouzid qui sort précipitamment, et cette personne derrière sa porte, qui sent le sol se dérober sous ses pieds et le plafond lui tomber sur la tête, la chute écrasante, le chaos, la poussière, quelques cris⁶⁵

car la mairie déloge à tour de bras pour se protéger sans que ce soit forcément justifié. Et une fois dehors, tout devient très compliqué.

Nous nous rendons le 24 décembre 2018 devant le local d'accueil des personnes délogées mis en place par la mairie, rue Beauvau, à deux pas du Vieux-Port. Nous touchons alors du doigt l'écart entre ce que ces personnes vivent et la réponse institutionnelle insuffisante et parfois proche de la « maltraitance psychologique », comme l'exprime, à mon micro, Sophie Dorbeaux, une des locataires du 65 rue d'Aubagne qui est partie dormir chez ses parents la veille du drame parce qu'elle n'arrivait plus à ouvrir la porte de son appartement, coincée par la déformation de l'immeuble :

« Je me demande



Extrait - Epreuves
non corrigées



Extrait - Epreuves
non corrigées

La révolte des corps

par Agnès Mellon

J'aime Marseille. C'est la ville où je suis née. Mais, tout aussi incroyable qu'elle soit, elle n'en demeure pas moins – parfois – insupportable, exaspérante, dure. J'avais depuis longtemps l'envie de lui consacrer un travail photographique. Amer concours de circonstances, le 5 novembre 2018, sans que je le sache à ce moment-là – et avec toute la soudaineté de la catastrophe – le sujet est venu à moi.

En apprenant la nouvelle des effondrements, comme tant d'autres Marseillais et Marseillaises, j'ai été sidérée et en proie à une profonde tristesse. Comment cela avait-il pu arriver ? Comment la Ville de Marseille avait-elle pu laisser des immeubles s



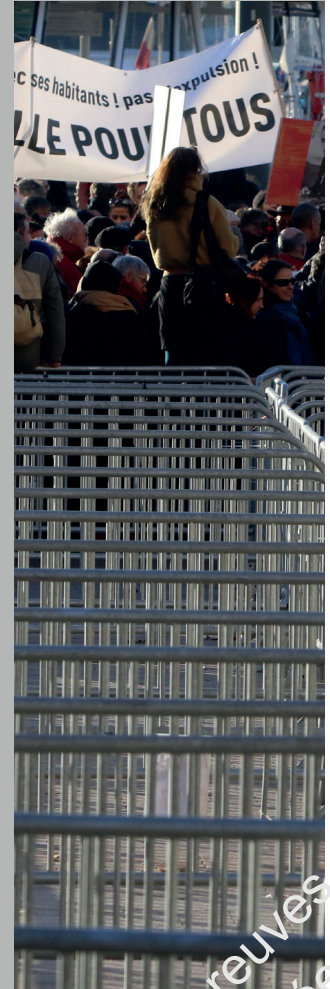


J'ai repris l'appareil photo le 10 novembre pour la marche blanche. On s'y est rendues avec Chrystèle par solidarité, pour faire nombre, pour se mobiliser. J'ai pris quelques photos, dont une qui résume beaucoup de choses : au premier plan, on voit nettement les visages de la tête de cortège et à l'arrière-plan, une publicité sur laquelle on peut lire « Ki n'a rien à cacher ? ». Par la suite, j'ai évité de photographier les visages, je ne voulais pas donner un visage à la colère, je voulais que la colère puisse appartenir à tout le monde.



Extrait - Epreuves
non corrigées

En 1660, à peu près à la date de construction des immeubles 63 et 65 rue d'Aubagne, Louis XIV avait tourné les canons de la Citadelle vers la ville pour se protéger des Marseillais. En 2018, les dirigeants de Marseille ont créé une forteresse autour de l'Hôtel de ville en installant des centaines de barrières Vauban. À la place des canons, la police faisait front, comme le montre une de mes photos : en premier plan les CRS, dans leur dos on devine la mairie, devant eux plusieurs rangées de barrières, et au loin un rassemblement contre le logement indigne. Cette exposition, elle parle aussi de cette oppression, de cet écrasement de la population par celles et ceux qui tiennent la ville, qui détiennent le pouvoir en toute impunité, qu'en tant que Marseillaise je ressens depuis que je suis née et que des générations de Marseillais et Marseillaises ont ressenti avant moi.





Le procès du logement indigne

Après la sanction politique, nous étions nombreux à espérer la sanction judiciaire. Il a fallu attendre six ans. Le procès au pénal s'ouvre le 7 novembre 2024, quasiment à la date anniversaire de l'effondrement des immeubles et nous replonge dans le trouble de cette période.

Avec Karine Bonjour, nous décidons de remettre des traces du traumatisme et des mobilisations dans l'espace public. Nous contactons plusieurs photographes et dessinateurs afin de rassembler la matière visuelle. Le 4 novembre au soir, nous partons en expédition dans la ville, avec nos impressions et notre seau de colle. Premier arrêt la Plaine, puis la rue d'Aubagne, la place de l'Hôtel de ville et enfin la caserne du Muy, le lieu du procès.

Le procès est censé faire la lumière

L'enquête judiciaire a permis de déterminer précisément les raisons de l'effondrement des immeubles, un effondrement jugé inéluctable¹¹⁷ selon les différents experts cités à la barre. Ils ajoutent qu'il est extrêmement rare qu'un immeuble s'effondre ainsi sur lui-même, sauf dans le cas d'une explosion de gaz. À l'époque, nous pensions que c'était le 63 à l'abandon, propriété de la Ville, qui avait entraîné la chute du 65 en raison d'une toiture défailante, ce qui rendait d'autant plus insupportable ce premier communiqué de la municipalité Gaudin pointant du doigt les fortes pluies¹¹⁸. Il s'avère que c'est, en fait, le 65 qui s'est effondré sur lui-même en raison de la rupture d'un poteau au sous-sol, entraînant la chute des planchers supérieurs puis des deux immeubles mitoyens par effet domino. Plusieurs facteurs expliquent la rupture de ce poteau. Selon les experts, les murs séparatifs des

mandaté par la Ville, Richard Carta, fait poser un étau, lève le péril et autorise, le soir-même, le retour des habitants. Le 22 octobre, la cloison est remplacée par un mur en parpaing qui, au lieu de sécuriser l'immeuble, a probablement, au contraire, précipité sa chute, en raison du poids encore ajouté et de sa rigidité. En parallèle, le plancher du premier étage est en train de fléchir, les locataires alertent sur le fait qu'ils n'arrivent plus à ouvrir et fermer leur porte, signe, selon les experts, que tous les planchers sont en train de s'affaisser. Le 25 octobre, Reynald Filipputti constate lors d'une ultime visite que le mur de la cave séparant le 63 et le 65 est également « bouffant » et découvre dans la cave du 65, le poteau fracturé. Nous sommes à quelques jours de l'effondrement, les planchers du 65 sont en train de se désolidariser des deux côtés et l'immeuble est en train de céder sous son propre